# RÉPONSES
## AUX IDÉES
# D'UN CITOYEN
## PRESQUE SEXAGENAIRE,
*Sur l'état actuel du Royaume de France.*

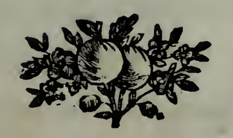
---

*. . . . Et nos conſilium dedimus.*
JUVEN.

---

## PREMIERE LETTRE,
*En réponſe à l'Epître dédicatoire aux Français mes Compatriotes.*

Et nos Reges colimus.



*A PARIS,*
Chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXVII.



# RÉPONSES AUX IDÉES D'UN CITOYEN, PRESQUE SEXAGÉNAIRE,

*Sur l'état actuel du Royaume de France.*

## PREMIERE LETTRE,

*En réponse à l'Epître dédicatoire aux Français mes Compatriotes.*

COMMENT avez-vous pu vous résoudre, Monsieur, à publier ces *idées*, lorsque vous avez vu qu'elles étoient en opposition avec celles d'un homme de bien ?

Vous foulez avec trop d'indifférence la cendre d'un Héros. Si la gloire de M. de Vauban étoit nulle aux yeux d'un grand Calculateur, au moins auriez-vous dû penser qu'il possédoit aussi profondément que qui que ce soit cette science sublime du calcul, & qu'il sut toujours l'accorder avec la raison & la bonne-foi.

Citoyens! vous dont l'âge a mûri la raison, & vous aussi jeunesse qui soutenez nos espérances, Pontifes & Lévites, dignes & glorieux appuis d'une religion sainte, Magistrats, gardiens incorruptibles des Loix, Nobles & Militaires, qui répandez votre sang pour nous, & vous aussi *Roturiers* qui honorez, qui servez, qui nourrissez les Pontifes, les Militaires & les Magistrats, j'ose vous attester à mon tour. Je vais ouvrir un Livre profané par une main téméraire, qui brûloit hier l'encens qu'aujourd'hui elle éteint & dissipe.

Lisez tous cet Ouvrage, que l'âme d'un Héros bienfaisant a profondément senti; que le Patriotisme le plus pur a dicté, & que l'amour

inaltérable de nos Rois, pour leurs Peuples, a précieusement conservé.

Voici.... voici cet Ouvrage si sublime & si simple.

« Je dis donc, de la meilleure foi du monde,
» que ce n'a été ni l'envie de m'en faire accroire,
» ni de m'attirer de nouvelles considérations, qui
» m'ont fait entreprendre cet Ouvrage: je ne suis
» ni lettré ni homme de finance; & j'aurais mau-
» vaise grace de chercher de la gloire & des avan-
» tages par des choses qui ne sont pas de ma
» profession: mais je suis Français, très-affec-
» tionné à ma Patrie, & très-reconnoissant des
» graces & des bontés avec lesquelles il a plu au
» Roi de me distinguer depuis si long-tems;
» reconnoissance d'autant mieux fondée, que c'est
» à lui, après Dieu, à qui je dois tout l'honneur
» que je me suis acquis par les emplois dont il lui
» a plu m'honorer, & par les bienfaits que j'ai
» tant de fois reçus de sa libéralité. C'est donc
» cet esprit de devoir & de reconnoissance qui
» m'anime & me donne une attention très-vive

» pour tout ce qui peut avoir rapport à lui & au
» bien de son état; & comme il y a déjà long-
» tems que je suis en droit de ressentir cette
» obligation, je puis dire qu'elle m'a donné lieu
» de faire une infinité d'observations sur tout ce
» qui pouvoit contribuer à la sûreté de son
» Royaume, à l'augmentation de sa gloire &
» de ses revenus, & au bonheur de ses Peuples,
» qui lui doit être d'autant plus cher, que plus
» ils auront de bien, moins il sera en état d'en
» manquer ».

Vous venez d'entendre M. de Vauban : je vous atteste actuellement vous-même, Monsieur, après avoir attesté, à votre exemple, tous les âges & tous les Ordres de l'Etat. Ce génie qui rendoit compte, avec cette simplicité touchante, *à son Dieu, à son Roi, à sa Patrie,* des vues dont il étoit rempli, ne semble-t-il pas devoir inspirer quelque confiance?

Comme lui, Monsieur, vous offrez à la Nation le fruit de vos *plus sérieuses méditations.* Jusqu'ici, modestement son égal, vous allez bientôt

l'abaiſſer & le mettre à une diſtance énorme d'un grand Maître, dont vous êtes le plus digne & le plus *fidele diſciple.*

La ſageſſe oublie ſon égide, pour ſe placer avec vous ſous celle de ce grand Maître, tandis que Vauban pourra prétendre à peine au futile avantage d'amuſer la dédaigneuſe *frivolité*, & de fixer *cette préſomptueuſe ignorance qui combat tout ſans rien entendre.*

Convenez, Monſieur, que, ſi le rôle que vous prenez eſt digne de vous, celui que vous donnez à M. de Vauban, eſt bien indigne de lui.

Et, ſi la modération étoit une vertu, ne pourrions-nous pas vous en reprocher l'oubli, lorſque vous accuſez de *cupidité frauduleuſe* celui qui réſiſte à vos idées, parce qu'il s'attache à celles de ce héros, homme de bien ?

Mon cœur ne fut jamais ſouillé par un deſir cupide ; & cependant, je fléchis involontairement le genou devant l'ombre de Vauban.

O génie tutélaire des Français ! qui fus auſſi fidele à ton Roi, que cher à ta Patrie, pardonne ſi un Français indiſcret ſe permet un outrage contre toi !... ta gloire fait notre crime. L'œil apperçoit à peine le fruit de l'olivier dans tes mains, accoutumées à diriger le tonnerre.

Convenez, Monſieur, que ſi vous euſſiez ſu que le livre de M. de Vauban étoit dans nos mains, vous vous feriez bien gardé de publier vos idées ! il étoit dans les vôtres : vous avez copié ſon invocation : le fond eſt le même ; vous n'en avez changé que le ton, en laiſſant cependant une bonne partie des choſes.

Vous avez affecté une grande ſuffiſance partout où nous voyons, de ſon côté, cette modeſtie qui rend plus précieuſes les vertus du héros.

Vous prétendez nous apprendre ce que vous-même vous avez appris du vénérable Docteur Queſnay ! Et, pour gagner nos cœurs par les charmes d'une douce perſuaſion, en même-tems

que vous gravez dans nos têtes, avec le burin d'une conviction impérieuse, vos doctes & salutaires leçons, vous nous carressez l'oreille de l'épithète galante de *jeunes gens*, qui prétendons endoctriner les anciens.

Si l'on vous disoit, Monsieur, que toutes les leçons que vous nous avez données jusqu'à votre parfaite & robuste maturité, c'est-à-dire, jusqu'à cette époque, où l'homme commence à appercevoir son déclin ; si, dis-je, on vous soutenoit que toutes les leçons que vous avez données, jusqu'à l'âge de 40 ans, aux jeunes & aux vieux, ne valent rien, en seriez-vous bien convaincu ? Et si vous aviez la modestie d'en convenir tout-à-fait, car vous voulez bien en convenir en partie, que penseroit-on de celles que vous voulez bien nous donner en ce moment, & de celles que vous voulez bien encore nous promettre pour l'avenir?

En attendant votre réponse sur cet objet délicat, je vais, sans rien diminuer de notre profonde vénération pour le Docteur Quesnay, je vais prouver que le ton de M. de Vauban,

très-différent du vôtre, le vaut pourtant, & qu'il eſt au moins auſſi perſuaſif.

Je vous mets, malgré vous, en regard avec ce héros, que vous placez à une ſi grande diſtance du célèbre Docteur, qui vous apprit à 40 ans à diſtinguer l'ivraie du bon grain. Me pardonnerez-vous cet inſtant d'humiliation où je vous réduis? c'eſt votre faute & non la mienne : reliſez-vous & reliſez M. de Vauban.

| *L'ECRIVAIN.* | M. VAUBAN. |
| --- | --- |
| Français! Français! écoutez un Ecrivain, *preſque ſexagénaire*, ſur de grands objets dont il s'eſt occupé ſans relâche depuis vingt-ſix ans; écoutez un loyal Serviteur du Roi votre Monarque, un bon Patriote, qui s'applaudit des vérités qu'il apprit d'un reſ- | *La vie errante que je mène depuis quarante ans & plus, m'ayant donné occaſion de voir & viſiter pluſieurs fois & de pluſieurs façons, la plus grande partie des Provinces de ce Royaume, tantôt ſeul avec mes Domeſtiques, & tantôt en compagnie de quelques Ingénieurs, j'ai ſou-* |

M. VAUBAN.

*vent eu occaſion de donner carriere à mes réflexions, & de remarquer le bon & le mauvais des pays, d'en examiner l'état & la ſituation, & celui des Peuples, dont la pauvreté ayant ſouvent excité ma compaſſion, m'a donné lieu d'en rechercher la cauſe; ce qu'ayant fait avec beaucoup de ſoin, j'ai trouvé qu'elle répondoit parfaitement à ce qu'en a écrit l'Auteur du Détail de la France, qui a développé & mis au jour, fort naturellement, les abus & mal-façon, qui ſe pratiquent dans l'impoſition & la levée des*

*L'ECRIVAIN.*

pectable vieillard, & qui croit bien faire de les répandre.

Jeunes-gens, qui voulez juger & endoctriner les anciens, apprenez, par mon exemple, à devenir plus circonſpects! Je vais retracer mes erreurs. (O Rouſſeau! on veut imiter tes confeſſions)!

En 1760, je rédigeai trois Mémoires pour M. B... Miniſtre des Finances, qui les accueillit avec bonté. Des Commis, qu'il a reconnus, *dans la ſuite*, pour ignorans, cupides & mal intention-

*L'ECRIVAIN.*

nés, les traiterent de vaines ſpéculations.

Plein de confiance, comme on l'eſt à trente ans (à près de trente-trois, ſi vous êtes preſque ſexagénaire!), je réſolus de faire imprimer : j'exécutai ce deſſein en 1763, avec approbation d'un Cenſeur Royal, ſous le titre d'*Idées d'un Citoyen*.

Quelques vérités utiles s'y trouvoient mêlées avec de grandes fautes. J'ai appris, *pour la premiere fois*, en 1766, à l'école du Docteur Queſnay, à diſtinguer les bons

M. VAUBAN.

*Tailles, des Aides & des Douanes provinciales : il ſeroit à ſouhaiter qu'il en eût autant fait des affaires extraordinaires de la Capitation, & du prodigieux nombre d'exempts qu'il y a préſentement dans le Royaume, qui ne lui ont guere moins cauſés de mal que les trois autres qu'il nous a ſi bien dépeints. Il eſt certain que ce mal eſt pouſſé à l'excès, & que, ſi l'on n'y remédie, le même Peuple tombera dans une extrémité dont il ne ſe relevera jamais, les grands chemins de la campagne, & les rues des Villes & des Bourgs*

| M. Vauban. | L'Ecrivain. |
| --- | --- |
| *étant pleins de mandians, que la faim & la nudité chassent de chez eux.* | principes avec les paradoxes qui m'avoient séduit. |
| *Par toutes les recherches que j'ai pu faire depuis plusieurs années que je m'y applique, j'ai fort bien remarqué que, dans ces derniers tems, près de la dixieme partie du Peuple est réduite à la mendicité, & mendie effectivement; que, des neuf autres, il y en a cinq qui ne sont pas en état de faire l'aumône à celle-là, parce qu'elles-mêmes sont réduites, à très-peu de chose près, à cette malheureuse condition; que des qua-* | J'ai travaillé *dix ans* sous ses yeux, & *deux lustres* après sa mort, à détromper les autres; si ce n'est pas avec de grands succès, c'est au moins avec bonne-foi, zele & persévérance. Ce n'est donc plus ma doctrine prétendue, comme en 1760; c'est la sienne que j'expose depuis vingt ans, que je défends avec courage envers & contre tous, que je tâche d'éclaircir & de propager, pour le bon- |

| L'ECRIVAIN. | M. VAUBAN. |
| --- | --- |
| heur de l'humanité. Lifez & jugez; mais ne décidez pas fans lire; c'eſt tout ce que je vous demande. | *tre autres parties qui reſtent, les trois ſont fort mal aiſées, & embarraſſées de dettes & de procès; & que, dans la dixieme, où je mets tous* |

*les Gens d'épée, de robe, eccléſiaſtiques & laïcs, toute la Nobleſſe haute, toute la Nobleſſe diſtinguée, & les Gens en charges militaires & civiles, les bons Marchands, les Bourgeois rentés & les plus accommodés, on ne peut pas compter ſur cent mille familles; & je croirois ne pas mentir, quand je dirois qu'il n'y en a pas dix mille, petites ou grandes, que l'on puiſſe dire être fort à leur aiſe; & qui en ôteroit les Gens d'affaires, leurs alliés & adhérans couverts & découverts, & ceux que le Roi ſoutient par ſes bienfaits, quelques Marchands, le reſte eſt en petit nombre.*

Je pourrois uſer des armes de l'ironie, mais l'on m'en feroit un reproche, & je dois l'éviter. Vous avez une haute réputation, qui ne permet

guere de les employer. Eh bien, je les brife, & j'en prends de plus férieufes.

Vous aimez la didactique; je me conforme à votre goût. Etes-vous de bonne-foi? je prouve que vous ne l'êtes pas.

Vous vous préfentez d'abord comme prefque fexagénaire; ce *prefque* eft indéfini. Mais lorfque l'on a votre verdeur, s'avife-t-on de décliner fon âge? Répondez à cette Nation pour laquelle vous écrivez: Avez-vous ces infirmités qui affaiffent le corps? Ce n'eft pas en ce fens, direz-vous, que j'en ufe. Je ne parle de ma vieilleffe que pour montrer à quel point ma raifon a pu fe perfectionner depuis 1766, où j'étois fi neuf, que je ne favois diftinguer les bons principes des mauvais.

Si vous êtes prefque fexagénaire aujourd'hui, à cette époque de 1766 vous aviez à-peu-près trente-neuf ans!

Vous avez profeffé de jeune âge; vous avez auffi écrit de jeune âge, & toujours fur des matieres fyftêmatiques!

A qui ferez-vous croire que si vous avez pu errer à trente-neuf ans, il ne vous a pas été possible d'errer depuis?

Mais, dites-vous, j'ai vu la lumiere dès que j'ai approché du Docteur Quesnay, qui l'a fixée, & d'une maniere invariable.... M. l'Abbé, c'est trop exiger de ma docilité, que de prétendre me faire croire à ces illuminations subites, d'un homme aussi parfaitement organisé que vous l'êtes.

Vous voulez avoir été jeune à trente-neuf ans, & incapable d'approfondir un systême! Vous écriviez alors sans penser, ou en pensant mal! il faut vous le passer encore.

Vous vendiez dès-lors vos Ouvrages.... Vous n'auriez donc vendu que de la drogue?....

Voyons comment vous écrivez aujourd'hui, & si c'est en pensant bien. Je crois pouvoir vous démontrer que vous n'avez pas raisonné pour tout le monde dans votre Epître à vos Compatriotes.

Relisez dans l'endroit que j'ai extrait de votre Brochure, celui où vous parlez des Commis de M. B***.

Pourquoi les traitez-vous de *cupides*, *d'ignorans & de mal intentionnés ?*

Eſt-ce parce qu'ils traiterent *vos projets de vaines ſpéculations ?*

Mais vous avouez qu'ils avoient raiſon, 1.° puiſqu'à cette époque, de 1760, vous n'aviez que 33 ans, âge que vous prétendez n'être pas compétent; 2.° puiſque vous repréſentez l'accueil fait à vos Mémoires, par le Miniſtre, comme un effet de ſes ſeules bontés; 3.° puiſque vous avouez qu'ils contenoient *de Grandes fautes*... 4.° puiſque vous n'aviez pas encore vu le Docteur Queſnay, ſans le ſecours duquel, de votre aveu, vous ne pouviez avoir penſé juſte !....

Et c'eſt l'Abbé B... qui fait ces raiſonnemens aux yeux de toute la France! diſons plus, diſons de toute l'Europe!.....

Raiſonnons encore, & toujours d'après vous.

Vous voulez que l'on donne raiſon à M. l'Abbé B.., qui eſt preſque ſexagénaire, contre M. l'Abbé B... qui avoit 39 ans, en 1766, & qui vendoit ſes Œuvres en gros, en détail, au volume & à la feuille. Et pourquoi ? c'eſt parce qu'il a été illu-

miné, pour *la premiere fois*, à l'Ecole du Docteur Quesnay !

J'appris, pour la premiere fois, en 1766....., à distinguer.... les *bons principes*.....

C'est ce Docteur qui vous apprit à rendre justice à des Commis, qui traiterent de vaines spéculations vos projets que vous désavouez aujourd'hui ! & quand vous rendez cet hommage à ces Commis qui ne vous le demandoient pas, vous les traitez encore *d'ignorans* & de *cupides*?

Je vous le disois tout-à-l'heure ; vous avez vendu vos productions en gros, en détail, au volume, à la feuille ; mais si vous continuez à raisonner de cette sorte, vous aurez bientôt épuisé toutes les manieres de les vendre.

Cependant, j'admets cette illumination subite & merveilleuse, qui vous réduit à de si généreuses confessions.

J'admets le fait avancé par vous ; il faut, à votre tour, que vous admettiez ma conséquence.

Vous tenez tout du Docteur Quesnay. — Vous n'avez donc aucune idée qui vous soit propre ? — Vous n'avez donc que des connoissances acqui-

ses.

fes par l'enfeignement? — Il eft donc poffible qu'un Docteur plus docte ou plus fubtil, vous force, dans vingt-fept ans, à embraffer une opinion contraire à celle que vous avez reçue de lui, qui peut nous dire alors que le Docteur Quefnay avoit des yeux plus perçans que M. de Vauban : qui oferoit nous dire qu'il aimoit mieux fon Roi, qu'il aimoit mieux fa Patrie, & que ce double amour qui fe confond en nous, fût foutenu par un plus grand fond de religion....!

Vous avez pris des leçons du Docteur Quefnay, mais vous ne raifonnez pas ici d'une fcience occulte.

Vous difcutez fur l'impôt territorial en nature. La raifon vous dit qu'il eft facile de percevoir une dîme; & l'expérience de celle qui fe perçoit foit dans les champarts, foit dans les dîmes inféodées, foit dans les dîmes eccléfiaftiques, vous démontre la facilité de cette opération, & fans frais.

Le Maréchal avoit vu, tout auffi bien que le Docteur, un champ fe dépouiller, le Dîmeur prendre fa part, & le Propriétaire la fienne.

Mon intention n'eſt point en ce moment de m'étendre ſur l'impôt territorial ; j'attendrai à me décider, pour le plan de ma réponſe, que votre ſeconde partie ait paru.

Mais reliſez ce que j'ai extrait de M. de Vauban, & confeſſez que cet illuſtre Maréchal, qui, tout occupé du bonheur du Peuple & rempli de ſes malheurs, promenoit un œil obſervateur ſur les campagnes, *tantôt accompagné de ſes Domeſtiques, & tantôt de quelques Ingénieurs*, a bien pu faire des partiſans, capables d'embraſſer de bonne-foi un plan que ſa conſcience lui a fait reconnoître pour être le meilleur.

Qui oſeroit dire qu'il a erré, quand il a conſeillé aux Rois de France de ſuivre, dans la perception des impôts, la forme que l'Egliſe a adoptée pour elle-même ! Le Roi pourroit-il s'égarer, pourroit-il ſe tromper, en ſuivant l'exemple du haut & du bas Clergé, celui de toute l'Egliſe univerſelle ?

Le Roi peut apprécier le ſuccès de ſon opération, par l'état floriſſant de ſon Clergé. Nous connoiſſons tous, je penſe, la ſource de cette heureuſe

ſplendeur : puiſſe cette ſplendeur s'augmenter encore ! La Milice armée peut ſubſiſter par les mêmes moyens que nos pieux Lévites ; les uns & les autres doivent ſubſiſter aux dépens de l'État ; & pourquoi différens moyens.... !

Mais puiſque je dois faire des vœux pour vous-même, puiſſe quelque génie patriotique, faire ſur vous cet effet, que vous attribuez aux charmes du docteur Queſnay ! puiſſiez-vous ne pas chercher à augmenter les embarras d'un grand Roi, d'un bon Roi ! M. de Vauban imagina ſon plan en promenant ſur nos miſeres ſon œil compâtiſſant, & c'eſt au retour de viſiter une de ſes Provinces que ce Monarque, dont le nom glorieux ne ſera jamais prononcé ſans attendriſſement, s'eſt propoſé l'exécution de ce plan, que ce grand Homme avoit conçu.

Vous voulez nous allarmer pour la Monarchie.... Et pourquoi ! Ce ſeroit parce que l'Etat auroit la propriété des dîmes militaires, & que le Roi en ſeroit le diſpenſateur ? On veut nous allarmer !... O Pontifes ! permettez à une bouche profane de vous demander ſi l'Arche chancelera dans vos

mains! La Couronne ne fera-t-elle donc plus partie de ce dépôt facré! Les Princes, fi attentifs à maintenir les privilèges d'un Trône qui leur appartient, & dont tant de fiecles leur répondent, s'affoupiront-ils fur fes degrés? Les Miniftres de l'autorité feront-ils fans furveillance? Magiftrats, vos oracles cefferont-ils de glacer d'effroi la rebellion facrilége? ..... Militaires....; je n'irai pas vous attefter.... on ne vous verra plus marcher fur les ruines, embrâfées par le feu des guerres civiles; l'amour, le plus jufte amour domine tous les cœurs. Payés de retour par cette Famille augufte & chere... n'affectons pas une crainte que fa juftice, que fa magnanimité réprouve. C'eft de fon fein qu'eft forti ce Monarque à qui il appartenoit enfin de réfoudre ce politique problême, que les Peuples les plus heureux & les plus libres, font ceux qui vivent fous la domination des Rois.

*Fin de la premiere Lettre.*